

Les combats de Juillet 1793 en Vendée



Combats du Moulin-aux-Chèvres : 3 juillet

Première bataille de Châtillon : 5 juillet

Bataille de Martigné : 15 juillet

« Le grand choc de Vihiers » : 18 juillet

Combats des Ponts-de-Cé : 26-28 juillet

Thierry LEGRAND © 2020

Planète Napoléon

- III -

Incursions républicaines dans l'Anjou insurgé

LE « GRAND CHOC » DE VIHIERES

17-18 JUILLET 1793

1- Election du général d'Elbée à la tête des Vendéens

Ayant repassé le Layon, les Vendéens ne furent donc pas poursuivis. Aussi s'égaillèrent-ils rapidement afin de reprendre les travaux des champs. Devant l'accalmie qui semblait s'annoncer, leurs chefs ne les empêchèrent pas de s'éloigner ainsi des combats ; d'autant qu'eux-mêmes avaient un rendez-vous important à Châtillon-sur-Sèvre, la « capitale » de l'insurrection, à nouveau sous leur autorité depuis la fuite de Westermann.

En effet, le 14 juillet, le généralissime Jacques Cathelineau mourait de la blessure reçue à Nantes le 29 juin précédent. La nouvelle fut aussitôt connue de tous et les intrigues au sein du conseil supérieur, jusqu'alors restées discrètes tant que Cathelineau était vivant, commencèrent à apparaître au grand jour. L'abbé Jagault, secrétaire de ce conseil supérieur avertit par une lettre le général d'Elbée. Hormis le marquis de Donnissan, beau-père de Lescure, il était le plus ancien général vendéen. Donnissan avait contre lui le fait qu'il n'était pas de la région et inconnu des paysans, contrairement à d'Elbée. Celui-ci s'était replié à Chemillé avec plusieurs autres chefs, après la défaite de Martigné. Sur l'avis de l'abbé Jagault, d'Elbée réunit aussitôt un conseil de guerre : on envoya la convocation suivante aux généraux vendéens : « En date du 16 juillet, il a été arrêté qu'il serait tenu, à Châtillon, vendredi prochain, 19 du courant, un conseil de guerre, composé d'officiers députés des armées catholiques et royales de tout le pays fidèle au Roi, à raison d'un seul officier député par deux mille hommes de rassemblement, pour procéder à la nomination d'un général en chef pour toutes les différentes armées, lesquelles à l'avenir ne formeront, sous le commandement du général élu, qu'un seul et unique corps d'armée, distribué en autant de divisions qu'il existe maintenant d'armées particulières. Arrêté, en outre, que MM. les commandants, à qui leur position relativement à l'ennemi, ne permettra pas d'envoyer des députés, soient invités à faire passer, sous leurs sceaux privés, au Conseil supérieur, séant provisoirement à Châtillon-sur-Sèvre, un écrit qui contienne leurs intentions et leurs vues sur la nomination du général. Arrêté, que les chefs commandants de corps, au-dessous de deux mille hommes, enverront seulement un seul officier chargé d'exprimer leurs vœux et leur choix. Chaque votant nommera quatre sujets à cette

place, et celui qui, sur la totalité des voix, aura réuni le plus de suffrages, sera proclamé général en chef. »

Nous n'entrerons pas dans les détails de cette élection mais ce fut d'Elbée qui fut élu. On nomma, en même temps, quatre généraux divisionnaires : Bonchamps pour l'Anjou, Lescure pour le Poitou, Royrand pour le centre et Donnissan pour la basse Vendée. Ces quatre généraux s'adjoignirent quatre autres généraux en second comme cela avait été préalablement convenu. Lescure choisit La Rochejacquelein, Donnissan prit Charette, voyant qu'on l'oubliait ; Royrand choisit M. de Cumont. Bonchamps ne choisit personne.

René Blachez explique : « En fait, l'élection du 19 juillet ne changea rien aux situations acquises. Chaque division garda ses chefs. Les élus n'eurent pas plus d'autorité, les oubliés, pas moins d'indépendance. Marigny continua de commander l'artillerie ; le prince de Talmont eut la cavalerie ; Stofflet, le rang de major-général. D'Elbée, avec son nouveau titre, n'obtint guère plus d'obéissance » (R. Blachez, Bonchamps et l'insurrection vendéenne).

2- Escarmouches du 17 juillet

Pour les combats de Vihiers qui intéressent notre propos, cette élection explique l'absence des grands noms des chefs vendéens à cette occasion. En effet, pendant que ceux-ci se rendaient à Châtillon (hormis Bonchamps retenu par ses blessures), La Barollière reprenait l'offensive. Selon le rapport Berthier-Dutruy, « l'avis de la plupart des généraux était de marcher sur Saint-Lambert et Gonnord, pour suivre l'ennemi. Le général La Barollière ordonna la marche sur Vihiers dont l'avant-garde s'empara. L'armée resta à Montilliers, une lieue en deçà. » En fait, le général-en-chef bleu reprenait son plan primitif interrompu par l'intervention des Vendéens le 15 à Martigné : se porter sur Vihiers et ainsi tenir la route de Cholet à Saumur.

Alertés, les Vendéens réagissent en faisant sonner le tocsin. On se réunit en hâte à Coron. Mais, surpris par la reprise de l'offensive des Républicains, les Vendéens ne sont que 600 hommes environ en ce milieu de journée : il s'agirait de 600 Suisses et Allemands, déserteurs des régiments blancs passés dans l'Armée catholique et royale. S'y adjoignent quelques centaines d'hommes appartenant aux compagnies bretonnes de Bonchamps, Les états de service de Jean Terrien dit « Cœur de lion » précisent : « il tint en échec 25.000 hommes avec 400 chasseurs bretons pendant 24 heures, ce qui donna le temps à la grande armée royale de se

mettre en mesure. » Les chiffres sont exagérés, surtout pour les effectifs des Républicains, mais la présence de ces bretons de Bonchamps est avérée. Deniau écrit que 1.200 Vendéens vinrent appuyer les Suisses et les Allemands présents à Coron.

A partir de là, il semble qu'une partie de l'avant-garde républicaine se soit portée en avant vers Coron. Elle fut ramenée sur Vihiers par une charge irrésistible des Blancs qui les attendaient de pied ferme dans la ville. Malgré leur faible nombre, ces derniers obligèrent un temps les Bleus à rétrograder. Lors d'un retour offensif de ceux-ci, leur chef, le général Menou fut grièvement blessé par une balle qui lui traversa la poitrine. Le général Danican fut lui aussi blessé d'un coup de feu. Le futur général Hugo écrira : « la première bataille de Vihiers, livrée le 17, ne fut engagée que dans l'après-midi : elle dura jusqu'à onze heures du soir. L'engagement fut très vif : c'étaient



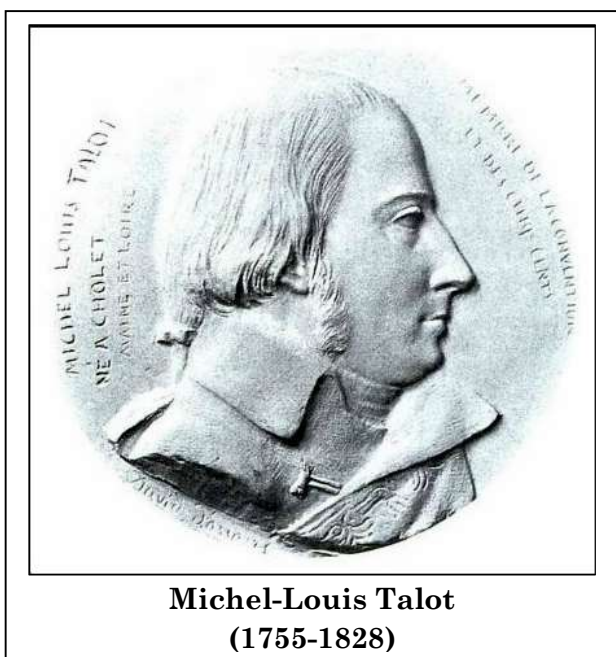
Joseph-Léopold Hugo
en tenue de général d'Empire
(1773-1828)

des Français qui se battaient entre eux. On me chargea d'enlever le château vers trois heures, à la tête de deux compagnies, et j'en restais maître jusqu'à la fin de l'action, ayant alors reçu l'ordre de rentrer à ma brigade. Un bataillon de Paris avait pendant l'affaire fait feu sur mon bataillon, qui, fort heureusement, n'avait eu que des baïonnettes endommagées par cette décharge. »

Selon le rapport Berthier-Dutruy, à l'annonce de l'attaque de l'avant-garde par les Vendéens, « l'armée marcha sur Vihiers, laissant à Montilliers les bagages et le surplus du parc, la seule pièce de position ayant suivi l'armée. Les troupes placées sur les hauteurs de Vihiers, on entendit une explosion terrible du côté de Montilliers, et nous reçûmes l'avis que trois caissons de gargousses et de cartouches venaient de sauter dans le parc d'artillerie. Dans le même moment, l'ennemi attaqua avec audace ; l'avant-garde se battit bien, le reste de l'armée marquait peu d'ardeur. Quatre bataillons de la gauche avaient déjà commencé leur retraite. Deux de nos bataillons s'étaient fusillés (cela rejoint le témoignage d'Hugo). Les généraux Gauvilliers et Berthier ont essuyé leur feu en cherchant à leur faire connaître leur erreur. Enfin les bataillons de la gauche ayant été ralliés, ont soutenu l'avant-garde, et l'ennemi a été chassé avec perte. Les convois de pain s'étaient mis en fuite à l'explosion

du parc d'artillerie, et le pain qui devait être distribué le 17 soir, ne put l'être que dans la journée du 18. »

A coup sûr, l'explosion des caissons sur les arrières de l'armée républicaine mit le trouble, voire un début de panique dans les rangs des bataillons, en particulier de ceux les moins aguerris. Selon certains, cette explosion était le fait de traîtres ayant infiltré les convois. Voici ce qu'écrivit l'adjudant-général Talot à Choudieu, Représentant du Peuple, le 27 juillet 1793 : « Le 16, nous n'avions pas de pain. Le soldat murmurait. Vainqueur à Martigné, il ne demandait qu'à se porter sur Vihiers, mais encore fallait-il qu'il mangeât. On perdit un jour. Le 17 on marche, mais les bataillons de Paris s'amuse à piller ; ils se battent bien, mais ils volent encore mieux. Ce n'est pas là de la troupe ; ils dévastent les maisons des Patriotes comme celles des Brigands. Les bataillons, souvent ivres et mêlés, tirent les uns sur les autres. Gauvilliers



et Berthier ont été assaillis, et je ne sais à quoi ils doivent de n'avoir pas péri. Les charrois sont abominablement mal organisés ; c'est la poltronnerie et la canaille même : des traîtres s'y glissent ; trois caissons ont sauté par le feu que certainement y ont mis les charretiers. »

Pour beaucoup d'auteurs et de témoins, ces combats du 17 ne furent que des escarmouches. Mais ceux-ci laissèrent le temps aux Vendéens de se réunir pour le lendemain.

Cette journée du 17 juillet montre que malgré la victoire du 15 à Martigné, une grande fièvre règne dans les troupes républicaines. Le fait d'avoir passé le Layon et d'être en quelque sorte entré en plein cœur du territoire insurgé n'y est pas pour rien ; la destruction d'une assez grande réserve de munitions non plus. Enfin le remplacement du général Menou, blessé, par l'incapable Santerre, va favoriser la déroute du lendemain.

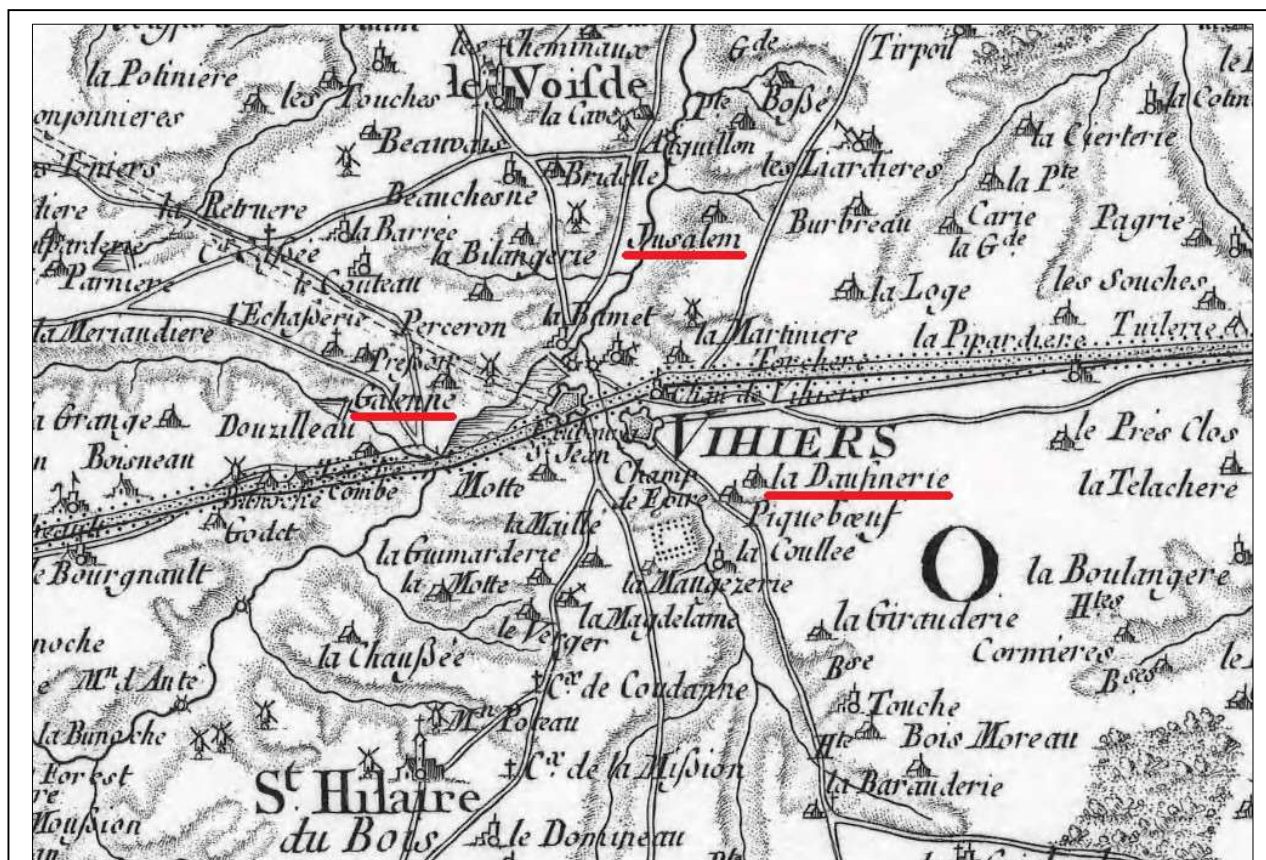
3- Le grand choc de Vihiers : 18 juillet 1793

Le 18, ce sont environ 10 à 12.000 Vendéens qui sont réunis devant Vihiers, venant des paroisses limitrophes : de Maulévrier au sud à Saint-Lambert-du-Lattay au nord, en passant par Chemillé. Aucun des chefs

illustres n'est là. Selon Deniau, les soldats paysans crurent cependant que La Rochejacquelein et Stofflet étaient présents.

L'adjudant-général Talot raconte dans sa lettre au représentant Choudieu : « Les Brigands sont venus en bon ordre ; ils étaient recrutés dans les meilleures paroisses, les plus entêtées, les plus braves : Echaubroignes, Maulévrier, Courlay. Je les connais bien ; c'est là que je fus élevé, que je passai mon enfance. Bernier excitait, Piron commandait. Le centre était mené par Marsanges, Villeneuve, Keller (i.e. le commandant des Suisses), la droite par Bonin et la Guérivière, la gauche par Guignard de Tiffauges, Forestier commandait la cavalerie, et Herbauld l'artillerie. Je l'ai su de deux Brigands qu'on m'a amenés blessés et que j'ai mis en pension chez une bonne femme. Ils m'ont juré de ne plus se battre contre nous. Je suis votre proclamation du 6 : pardon à ceux qui se rendent. Tous ces gens-là apprennent le métier, et si la guerre dure ils nous en feront voir de cruelles. Ça commence bien. »

Le matin du 18 juillet, les grosses chaleurs des jours précédents laissèrent la place à des pluies excessivement fortes qui vont durer trois heures et retarder les combats qui débiteront un peu après midi (cf. les Mémoires d'Hugo et le rapport Berthier-Dutruy).



Carte Cassini des environs de Vihiers

(en rouge, lieux d'emplacement des trois colonnes républicaines)

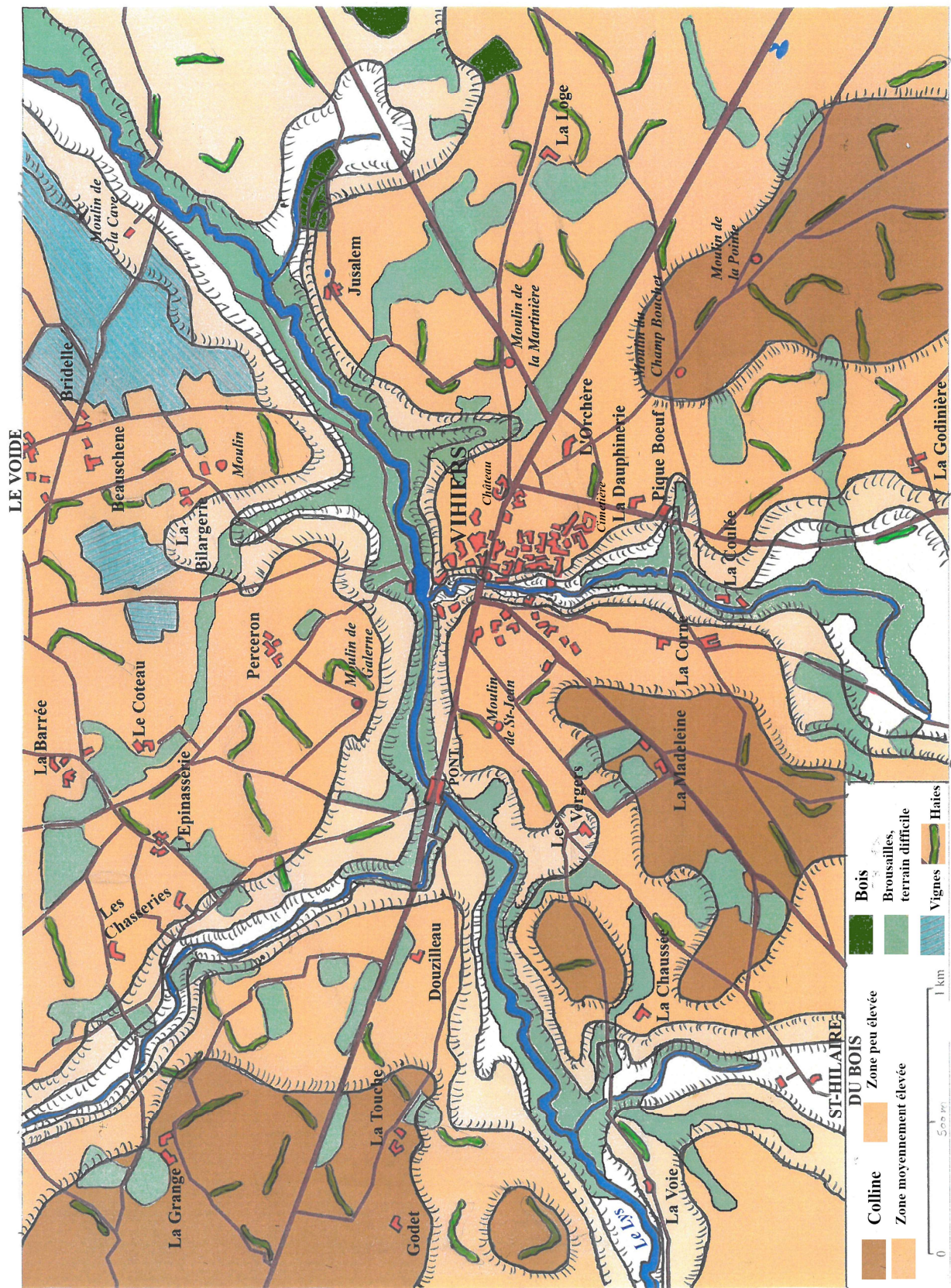
Selon le rapport Berthier-Dutruy, quelques-uns des généraux présents, à la vue de la fébrilité de nombreux bataillons la veille, à l'approche d'une nouvelle attaque des Vendéens, demandèrent que l'armée quitte Vihiers et se replie sur Doué ou Argenton-le-Château. La Barollière décida au contraire de rester à Vihiers et de défendre la ville s'ils étaient attaqués.

Si l'on s'en tient aux indications données par le futur général Hugo dans ses mémoires et par l'abbé Deniau, qui donne beaucoup de détails sur cette bataille dans son livre, les Républicains se déployèrent en trois « divisions ». Voilà ce qu'écrit Deniau dans son tome 2 : « Les généraux républicains échelonnent leurs soldats par divisions, sur les hauteurs qui couronnent Vihiers. Ils placent leur premier corps, en avant de cette ville, sur les buttes des moulins de Galerne, au-delà de l'étang du château, et sur celles qui dominant le pont du Lys, le second, à droite, près la métairie de Jusalem, au-dessus d'une vallée profonde. Et ils établissent le troisième, à gauche, aux abords du cimetière, dans les champs escarpés de la Dauphinerie ; enfin ils placent en batterie quarante pièces de canon entre ces trois masses d'hommes. Leur cavalerie est embusquée dans les rues de la ville et prête à charger où le besoin se manifesterait. C'était parfaitement entendu pour la défense, chaque corps était protégé par des ravins encaissés ; mais, pour l'agression, ces positions étaient fâcheuses, car elles les mettaient dans la presque impossibilité de porter en avant leur artillerie et de secourir facilement leurs divers corps, en cas de revers. »

L'artillerie était nombreuse - Deniau parle de 40 pièces. Elle était composée, pour une bonne part, de canons tout neufs sortis des fonderies et dépourvus encore de leurs affûts. Les charrons de la ville furent obligés d'en confectionner, la veille de la bataille, selon un jeune témoin oculaire Jean Rabin, vivant à Vihiers (Deniau, histoire de la Vendée, tome 2).

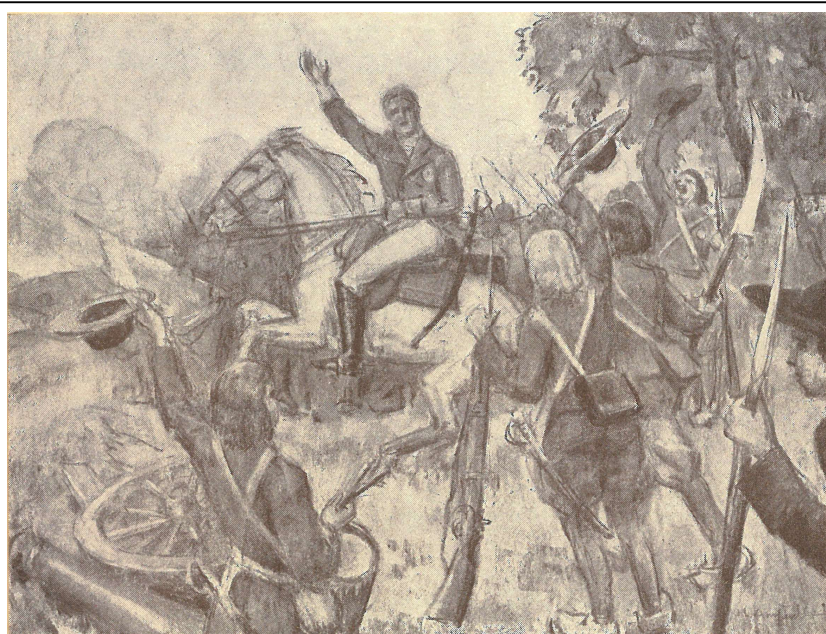
L'avant-garde, à priori sous Santerre en remplacement de Menou blessé la veille, fut placée sur la route de Cholet à Vihiers. Elle correspond à la première « division ». Gauvilliers tenait la colline des moulins à droite de cette ligne ; Barbazan tenait le centre, appuyé sur le pont sur la Lys ; Dutruy tenait la gauche ; Fabrefonds commandait la cavalerie de cette avant-garde et avait placé ses escadrons dans la ville de Vihiers ; la brigade des bataillons de Paris (brigade Santerre) avait été adjointe à l'avant-garde et y servait de réserve.

Il m'a été impossible de savoir parmi les deux brigades restantes, Joly et Chabot, laquelle correspondait à la deuxième et à la troisième des « divisions ».



Carte de Vihiers et des environs

L'abbé Deniau cite aussi dans son livre, le dispositif vendéen mis en place par le général Piron ; et là avec encore plus de précisions : « Les volontaires de Saint-Hilaire-du-Bois, de Saint-Paul-du-Bois, de la Plaine, d'Yzernay et tous ceux qui sont accourus de ce côté, forment l'aile droite et sont commandés par La Guérvivière et Bonnin ; ils se



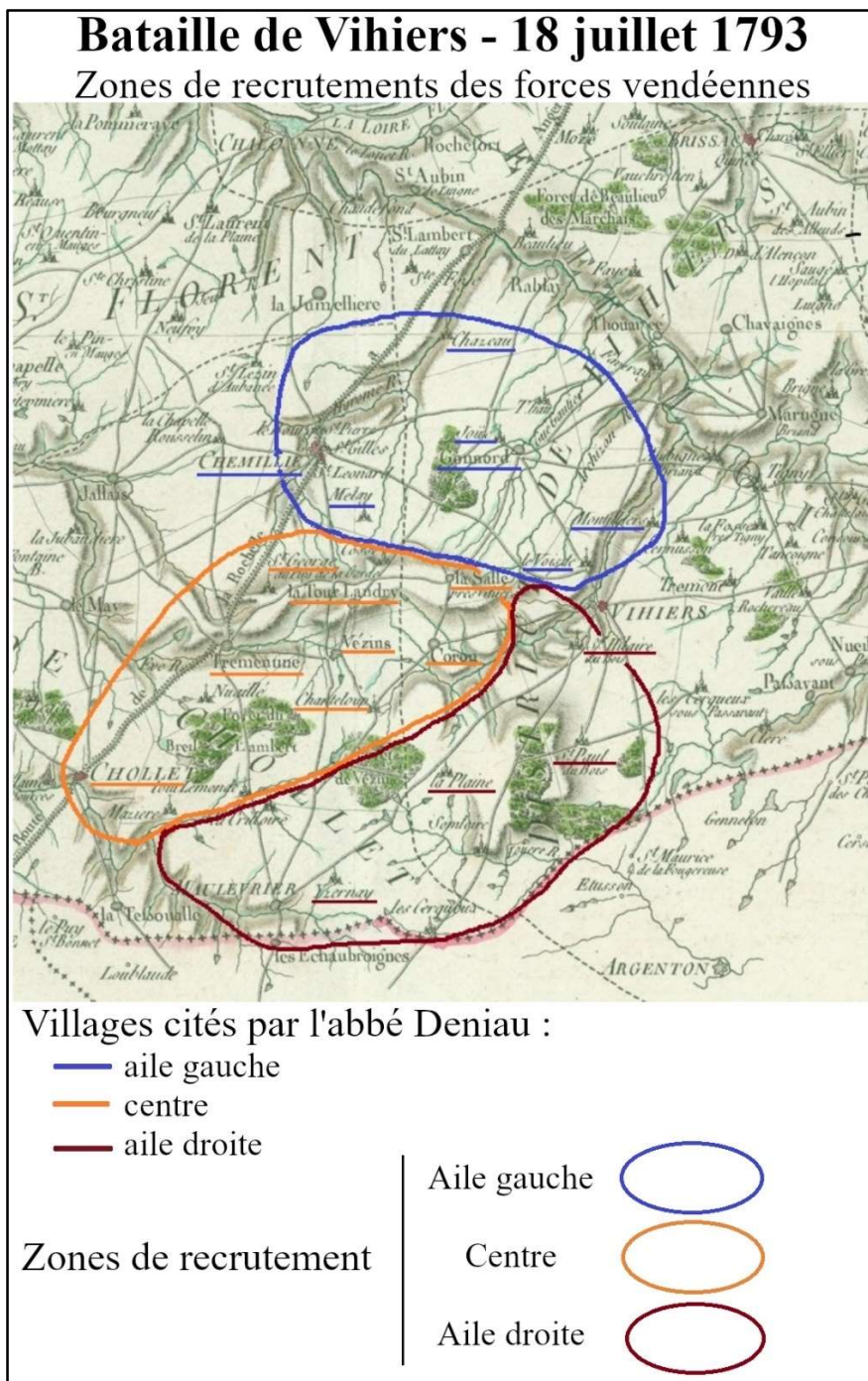
Estampe contemporaine aux évènements qui représente **Dominique Piron** dit Piron de La Varenne entrant au Mans (1760-1794)

portent au grand champ de foire, dans les champs voisins, et sont opposés au 3^e corps des Républicains, rangé en bataille en avant du cimetière et autour de la métairie de Pique-Boeuf. Ceux de Coron, de la Salle-de-Vihiers, de Vezins, de Chanteloup, de la Tourlandry, des Gardes, de Trémentines, de Cholet, et autres lieux, qui sont au centre, sous la conduite de Piron, de Marsanges, de Villeneuve, tiennent tête au premier corps de Santerre, campé sur les hauteurs des moulins de Galerne et du pont du Lys. Ceux du Voide, de Montilliers, de Gonnord, de Joué, de Chanzeaux, de Melay, de Chemillé, composant l'aile gauche vendéenne, conduits par Forestier et Guignard et soutenus par leurs cavaliers, se portent vers la métairie de Jusalem, où est retranché le second corps ennemi. Les canons sont placés dans des lieux où ils peuvent répondre avantageusement au tir des pièces républicaines. »

Si l'on se réfère à la population des villages cités par l'abbé Deniau, l'aile gauche vendéenne puisa son contingent de combattants dans une population d'environ 12.000 habitants ; le centre, dans une population de 21.000 et la droite, de 10.000 habitants. Sans doute que la mobilisation fut plus forte que pour des combats qui auraient eu lieu loin de leurs lieux de résidence. Habituellement, environ 15 % de la population prenait les armes, mais on peut sans doute monter à 20 % pour cette bataille de Vihiers ; soit environ 2.500 combattants pour l'aile gauche, 4.000 pour le centre et 2.000 pour l'aile droite. A cela, il faut ajouter les « compagnies régulières » qui avaient combattu la veille – environ 1.000 hommes ; peut-être un millier de combattants provenant des villages déjà traversés par les

Bleus ; et peut-être aussi cent ou deux cents cavaliers, qui accompagnèrent l'aile gauche. Soit environ 10 à 11.000 combattants en tout.

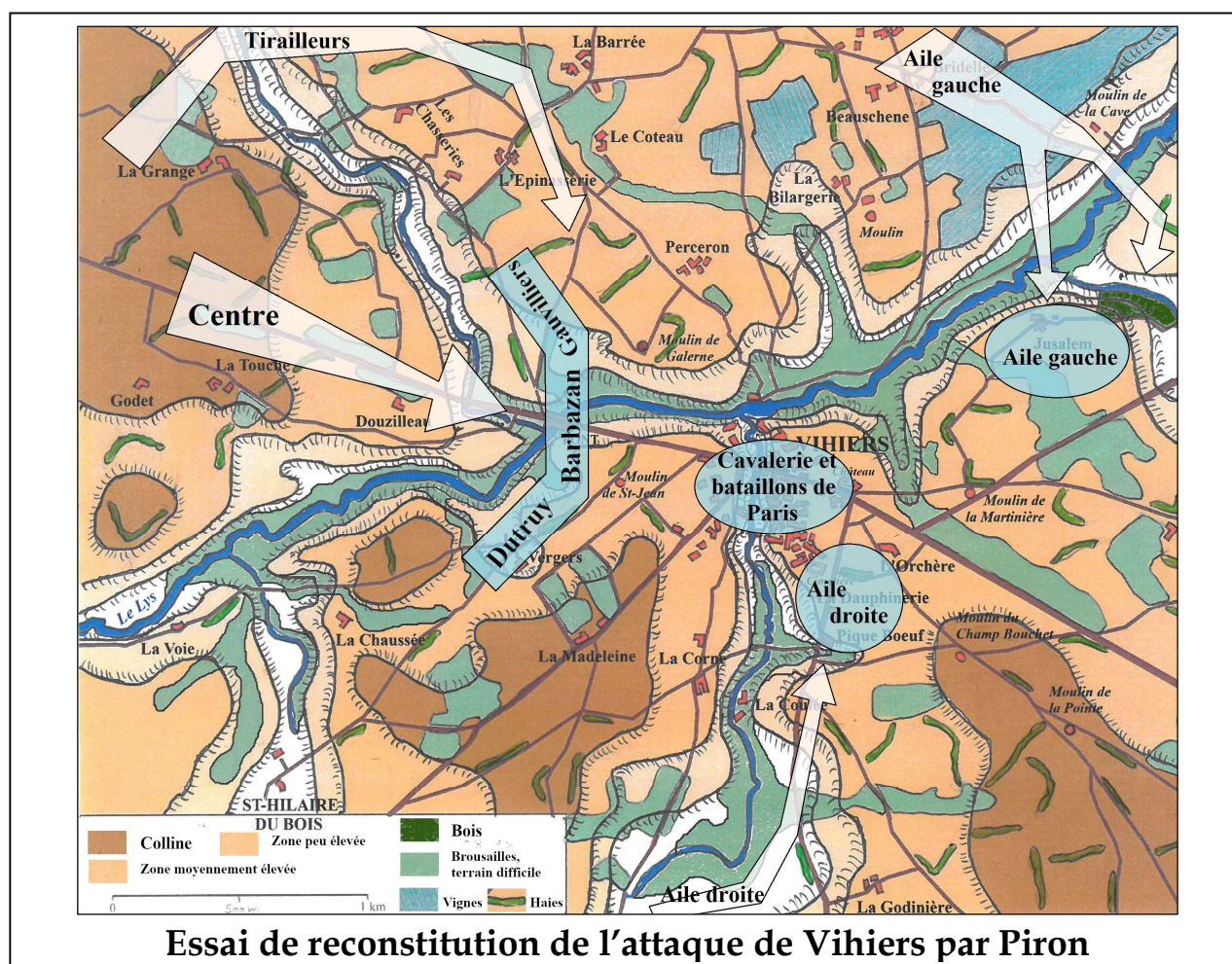
Sous l'impulsion militaire de Piron, aidé de l'autorité religieuse de l'abbé Bernier, les Vendéens attaquèrent simultanément les trois « divisions » républicaines. Ce fut cependant le centre du dispositif mis en place par le général La Barollière qui fut, avec l'occupation de Vihiers, l'objectif principal des Blancs, comme l'écrit le général Hugo dans ses Mémoires. Piron, monté sur son cheval blanc, se multiplia de tous côtés pendant cette bataille. Ce cheval blanc de Piron le fit remarquer des Bleus qui, rendus à Saumur, répandirent le bruit que les Royalistes étaient commandés par un prince, monté sur un cheval blanc. (Bourniseaux, tome 2)



« En un instant, explique l'abbé Deniau, s'engage sur tous les points un combat terrible. Les compagnies suisse et allemande, qui précèdent leurs camarades, se distinguent par un feu extrêmement meurtrier. La régularité de leurs manœuvres étonne les Patriotes, qui ne peuvent croire à tant de précision de la part des paysans. Ils ne sont pas moins surpris de voir leurs trois corps simultanément attaqués. Malgré cela, ils se battent avec la plus grande vigueur, sans céder un pouce de terrain. »

Les combats se poursuivant sans résultat, Piron décide d'attaquer de front le pont du Lys et de s'en emparer. En même temps, il envoie ses tirailleurs prendre de flanc la brigade Gauvilliers qui tient la colline des moulins au nord de ce pont. Hugo explique que l'artillerie vendéenne se plaça sur la grand-route, « où la gendarmerie perdait du terrain » (la seule gendarmerie présente est la 36^e division de gendarmerie de la brigade Barbazan). Les canons vendéens prirent à partie la brigade Gauvilliers à laquelle appartenait le bataillon d'Hugo.

Selon Hugo, « le mouvement de cette division (i.e. celle de Piron) détermina le général en chef à faire replier sa droite (i.e. la brigade Gauvilliers), et je reçus ordre de couvrir le mouvement de ma brigade par un détachement qui s'engagea de suite avec les tirailleurs ennemis. Cet engagement dura de mon côté jusqu'à l'extinction de tous les combattants ; car, à l'exception de quelques blessés qu'on put enlever, tous mes braves camarades périrent à leur poste. Touché dans mes habits par dix-sept coups de mitraille, et par une balle qui m'avait fracassé le pied dans toute sa longueur, on ne m'emporta sur Vihiers qu'au moment où l'ennemi s'en rendait maître. »



Ce récit corrobore plus ou moins le récit que l'abbé Deniau fait des combats à cet endroit, si ce n'est que la retraite de Gauvilliers ressemblerait plus à une déroute selon lui : « Piron fait obliquer en même temps des groupes de tirailleurs par les métairies des *Chasseries*, de l'*Epinasserie*, du *Coteau*, pour les prendre en flanc. Ce mouvement tournant, cette charge directe font fléchir les Patriotes qui, enserrés dans un cercle de feu, tourbillonnent et se retirent sur les bords de l'étang et sur les crêtes du ravin auquel ils sont adossés. Herbault profite de leur position compromise pour diriger habilement sur eux tout le feu de son artillerie. Il en fait un grand carnage. En vain les Républicains ripostent par des feux de mitraille ; les paysans esquivent leurs coups en se jetant à plat ventre ou en se blottissant derrière les arbres et les talus ; ils s'approchent insensiblement de leurs lignes désorganisées et les culbutent dans l'étang et le ravin, à l'arme blanche. Les fuyards se rejettent dans la ville de Vihiers ; mais leur retraite est si précipitée et si confuse que canons, artilleurs, fantassins se bousculent les uns les autres sur la chaussée du moulin voisin, se précipitent pêle-mêle à travers les rochers du vallon, et rompent tous les rangs. »

Le rapport Berthier-Dutruy rapporte qu'une tentative de soutenir l'avant-garde par les bataillons de Paris tourna court : « l'avant-garde se battit avec valeur ; mais tout le reste de l'armée se repleya (i.e. se replia), malgré les ordres contraires. Des bataillons de Paris repleyés sans s'être battus, ont menacé les chefs, criant à la trahison. Deux bataillons conduits au secours de l'avant-garde, ont eu la lâcheté de rétrograder à la vue de l'ennemi, disant au général Dutruy, qu'il était un traître, qu'il les menait à la boucherie, qu'il fallait tirer sur lui. »

Un escadron de hussards essaya aussi de charger le centre ennemi, plus par bravade que pour dégager l'avant-garde bousculée : il réussit à traverser le pont du Lys



Trompette du 8^e régiment de hussards
(ex- éclaireurs de Fabrefonds)

mais fut exterminé, pris au piège au milieu des lignes vendéennes. Seul deux hussards s'échappèrent écrit l'abbé Deniau.

Continuons le récit toujours aussi détaillé de l'abbé Deniau : « Pendant que Piron repoussait ainsi le premier corps républicain, Forestier (i.e. l'aile gauche vendéenne) descendait du bourg du Voide, par le chemin du moulin de la Cave et de la Coulée-Verte, Guignard (idem) traversait rapidement la rivière du Lys, gravissait les coteaux de Jusalem, et lançait ses plus intrépides soldats contre l'artillerie républicaine, établie sur le plateau de cette ferme et s'en emparait. En même temps ses tirailleurs faisaient un circuit par la ferme de Bocé, à l'extrémité des lignes ennemies, se rabattaient sur elles et les rejetaient pêle-mêle dans Vihiers ; tandis que les soldats de Piron, pénétrant dans cette ville, et maîtres du faubourg Saint-Jean, les recevaient par leur flanc, à coups de fusil. Santerre qui, au premier cri de détresse de ses soldats, était pourtant monté à cheval, s'efforçait alors dans les prairies de la *Martinière*, en dehors de la ville, de rallier les fuyards. [...] Ses bataillons fléchissant de nouveau, il est pris d'épouvante, et tourne bride avec d'autant plus de diligence qu'il a appris que les Vendéens ont juré de le renfermer dans une cage de fer, et de le promener ainsi dans toute la Vendée, s'ils peuvent le prendre vif. Forêt, Renou, Loyseau (*dit l'Enfer*), trois braves entre les braves,

l'ont aperçu, ils s'élancent à sa poursuite, gagnent du terrain et sont près de l'atteindre, le sabre de Loyseau déjà le touche, lorsqu'il fait sauter à son cheval un mur de cinq pieds d'élévation et leur échappe. »



« Le saut de Santerre » à Vihiers, le 18 juillet 1793

Malgré quelques essais sporadiques de résistance par certains officiers et soldats bleus, l'avant-garde, la brigade Santerre, la cavalerie et la brigade qui a été rejetée de la colline de Jusalem fuient Vihiers vers Doué. « Des cris de : Sauve qui peut ! ayant retenti sur plusieurs points, ils se débloquent avec une telle confusion que cavaliers, fantassins, se

pressent, se bousculent et fuient à toutes jambes dans la direction des métairies de la Loge et de la Carrie » écrit l'abbé Deniau. Une partie des Vendéens, la cavalerie de Forestier en particulier, va poursuivre les fuyards. Mais il reste l'aile gauche républicaine qui tient toujours les champs escarpés de la Dauphinerie au sud-est de Vihiers. Et sous la conduite de Piron, une partie de sa colonne va prendre cette « troisième division » bleue à revers. « Ce corps, depuis deux heures, écrit l'abbé Deniau, se défendait vaillamment contre l'aile droite des Royalistes ; ces derniers, pourtant, s'étaient rapprochés des positions ennemies, à demi-portée de fusil, et un certain nombre même commençaient déjà à occuper les abords du cimetière. [...] Insensiblement plusieurs groupes avaient traversé le vallon, gravi le coteau opposé, et serré de près leurs adversaires, mais ne les avaient pas entamés. Piron les attaquant par derrière, en ce moment, ils se trouvent pris entre deux feux, et, ne pouvant soutenir cette double attaque, ils fuient à travers la campagne. Leurs artilleurs tiennent plus longtemps, ils couvrent de mitraille les soldats de La Guérivière et de Bonnin, qui ont envahi le cimetière et qui arrivent sur eux à la baïonnette. » Ces courageux artilleurs seront les derniers à combattre, et sans doute à mourir, sur le champ de bataille de Vihiers.

Comme le rapportent les généraux Berthier et Dutruy, « la retraite a été générale sans qu'on puisse arrêter l'armée à Doué distant de quatre lieues de Vihiers (i.e. environ vingt km) ; on a marché jusqu'à Saumur.

De son côté, Félix, un officier du 6^e bataillon d'Orléans en mission au sein de la division de Tours écrit le récit suivant paru dans le Moniteur du 1^{er} août 1793 : « Vous avez sans doute appris, Citoyens, [...] nos défaites à l'affaire du 18. [...] Il est certain qu'il n'y a point eu de trahison de la part des chefs. [...] A peine le feu était commencé, qu'on pouvait prévoir la défaite à la mauvaise contenance de plusieurs bataillons ; en effet, le combat n'avait pas duré deux heures, que la droite, pliant de tous côtés, a commencé la déroute, qui, en un instant, est devenue générale. [...] La fuite a été si rapide, que l'armée n'a mis que trois heures pour aller de Vihiers, lieu du combat, à Saumur qui en est éloigné de sept lieues. [...] La perte n'est considérable qu'en officiers, surtout en officiers de l'état-major. »

Aucun chiffre n'est donné pour les pertes vendéennes. Pour celles des Républicains, la confusion et l'exagération semblent de mise.

Le rapport de Berthier-Dutruy donne les effectifs à la division de Saumur (ou de Tours), fin juillet 1793, donc après la déroute de Vihiers : « une avant-garde réduite à environ 4.500 hommes. Le corps d'armée est composé de 13 bataillons formant environ 6 à 7.000 hommes, dont 4.000 des bataillons de Paris. » Les deux généraux précisent aussi : « le général La Barollière qui commande l'armée est au-dessous des talents nécessaires. Les généraux de division Duhoux et Menou sont blessés, et ne

pourront pas servir de la campagne. Les généraux Fabrefont, Dutruy, Gauvillier et Barbazan restent à l'avant-garde. Fabrefont qui commande, est plus propre à l'organisation des troupes qu'à un commandement en chef. Les trois brigades du corps d'armée sont commandées par Santerre et par les généraux de brigade provisoires Joly et Chabot. Ce dernier n'a aucun des talents nécessaires à ce commandement. Les adjudants généraux sont bons ; mais une grande partie des adjoints sont (sic) incapables de remplir leurs (re-sic) fonctions. »

En fait, si l'on tient compte des tableaux des effectifs aux dates des 22 à 24 juillet, on dénombre 2.500 hommes présents sous les armes dans l'avant-garde ; 2.500 dans la brigade Santerre ; un peu moins de 1.100 dans celle de Joly et 1.150 dans celle de Chabot ; soit 4.750 pour le corps d'armée (sans l'avant-garde). Parmi les 4.750 hommes du corps principal, la moitié entre dans la composition des bataillons de Paris. On est loin des chiffres donnés par le rapport Berthier-Dutruy. En revanche, ce sont bien treize bataillons qui sont présents dans ce corps principal, comme l'atteste le rapport des deux généraux. Il faut noter aussi que l'on connaît les effectifs de la brigade Gauvilliers à la date du 20 juillet : 267 hommes sont sous les armes ; on arrive à 411 hommes deux jours plus tard...

En fait l'écart entre ces différents chiffres s'explique par les nombreux fuyards qui ne rejoindront leurs unités que tardivement (et qui sont sans doute comptés dans le rapport Berthier-Dutruy). Ainsi, le 21 juillet, il est noté pour le 14^e bataillon de la République déjà cité (brigade Joly), qu'il y a 221 hommes sous les armes, 230 sont notés « en fuite » et 80 ont été perdus dans les combats. Le 24 juillet, les effectifs sont déjà remontés à 311 hommes présents sous les armes. Pour le 4^e bataillon du Maine-et-Loire, de la même brigade, 149 hommes sont présents le 21 juillet et 450 sont en fuite.

Pour revenir au 14^e bataillon de la République, dans son livre « les Volontaires nationaux de Paris » (tome 2), Chassin dénombre uniquement 11 pertes le 18 juillet pour ce bataillon : 6 tués, 1 blessé et 4 prisonniers (dont 3 blessés).

Difficile donc de donner un état des pertes des combattants : Emile Gabory écrit qu'il y eut 1.500 morts et blessés dans les rangs des Républicains, 800 prisonniers et la perte de 22 canons. Le conseil supérieur de Châtillon écrivit dans la proclamation qui fit suite à la victoire qu'on évalue la perte de l'ennemi à « deux mille morts ; plus de trois mille prisonniers, vingt-cinq pièces de canons, autant et même plus de caissons, deux charrettes chargées de fusils, un grand nombre de chevaux d'artillerie, des bœufs, des provisions et munitions de guerre de toute espèces. »

Bourniseaux écrit, quant à lui : « cinq mille républicains tués, blessés ou prisonniers, vingt-cinq pièces de canon, quatorze caissons, sept mille fusils, cent chevaux d'artillerie, deux cents bœufs, des provisions et munitions de toute espèce, tout le matériel de l'armée, furent le fruit de la victoire de Coron. »

L'abbé Deniau écrit : « Jamais victoire des Vendéens n'avait été plus glorieuse et plus complète. Avec une poignée d'hommes, ils venaient dans l'espace de quelques heures, de repousser une armée formidable (...), de recueillir un butin immense en artillerie, en fusils, en munitions et en effets d'équipage de tout genre. Trente canons tombèrent en leur pouvoir. Leur perte en hommes fut insignifiante, tandis que les cadavres des Républicains couvraient toute la campagne environnante [...] Sur la seule métairie de la Bilangerie, on recueillit six grosses charretées de cadavres. Dans la traversée de Vihiers, pour faire circuler les canons et les caissons, on fut obligé d'entasser les morts le long des maisons. Un grand nombre de prisonniers restèrent au pouvoir des vainqueurs... » (Deniau, t. II, pp. 295-296)



Général Jacques-François de Menou,
baron de Boussay (1750-1810)

Evidemment tous ces chiffres sont excessifs, mais les pertes républicaines furent tout de même fortes. Côté républicain, le rapport Berthier-Dutruy dit que « l'avant-garde a perdu une partie de sa meilleure infanterie. L'armée, ne s'étant pas battue, n'a rien perdu à l'exception de 5 à 6 pièces qui ont été renversés dans les fossés ».

Le général Turreau dans ses Mémoires écrit : « on chercha à rallier l'armée à Chinon, c'est-à-dire à 15 lieues du champ de bataille, et, trois jours après l'action, il ne s'y trouva que 4.000 hommes. Il faut croire que tout le reste avait été pris ou tué ; il y avait des fuyards dans toutes les villes voisines ; il y en eut qui ne s'arrêtèrent qu'à Paris. »

« Les vainqueurs de Martigné sont en déroute, écrit François-Joseph Grille (La Vendée en 1793, tome 1), une nuit a tout changé. Jamais guerre ne fut plus féconde en péripéties. Les armées fondent comme la neige. On ne saurait dire où sont Labérolrière, Barbazan, Berthier, Santerre. »

Cette « victoire montra que la Vendée était toujours forte et redoutable » écrit l'abbé Deniau. En effet, l'échec devant Nantes le 29 juin et la perte de Jacques Cathelineau ; la défaite du bois du Moulin-aux-Chèvres et l'incursion de Westermann jusqu'au cœur de la Vendée insurgée le 3 juillet ; la défaite de Martigné-Briant du 15 juillet : tout cela avait fait douter les Vendéens de pouvoir vaincre. Certes Westermann avait été puni le 5 juillet à Châtillon de son imprudence, mais il faudra le choc de Vihiers le 18 juillet pour redonner confiance aux soldats-paysans et leur faire espérer un répit durable.

4- Ordres de bataille à Vihiers le 18 juillet 1793 (estimation)

Division de Saumur

CEC : GD Jacques Marguerite Pilote **de La Barollière** (46 ans)

CEM de la division : Louis-Alexandre **Berthier** (39 ans)

Avant-garde GB Antoine Joseph **Santerre** (41 ans)

Gauche GB Jacques **Dutruy** (30 ans)

4^e bataillon de la formation d'Orléans 500 hommes

5^e bataillon de la formation d'Orléans 460 hommes

23^e bataillon des Chasseurs à pied 520 hommes

Droite GB provisoire Jean-Marie **Gauvilliers** (38 ans)

Bataillon du Bas-Rhin dit de l'Union 300 hommes

Cavalerie du Bas-Rhin 20 cavaliers

6^e bataillon des Chasseurs du Nord 420 hommes

16^e de dragons 100 cavaliers

Centre GB Antoine Edme Adam dit **Barbazan** (43 ans)

22^e bat. de Chasseurs à pied (ex-Légion Germanique) 620 hommes

15^e bataillon de la formation d'Orléans 510 hommes

36^e division de Gendarmerie 350 hommes

19^e de dragons (nouvelle formation) 360 cavaliers

Réserve d'infanterie GB Antoine Joseph **Santerre** (41 ans)

B. de St-Antoine (8^e bis de Paris – 2^e formation) 800 hommes

2^e B. de la Réunion (9^e de Paris – 2^e formation) 750 hommes

2^e B. des Gravilliers (4^e de Paris – 2^e formation) 500 hommes

5^e bataillon de la Sarthe 750 hommes

Réserve de cavalerie GB Joseph Fabre dit **Fabrefond** (41 ans)

8^e de hussards 150 cavaliers

9^e de hussards 550 cavaliers

Cavalerie de Mayenne et Sarthe 150 cavaliers

Ailes droite et gauche : Joly ou Chabot

2^e brigade GB provisoire Thomas **Joly** (44 ans)

1 ^{er} bataillon du Maine-et-Loire	300 hommes
4 ^e bataillon du Maine-et-Loire	400 hommes
14 ^e bataillon de Paris (1 ^{er} Piquiers)	560 hommes
14 ^e bataillon de la Charente	500 hommes

3^e brigade GB provisoire Louis François **Chabot** (36 ans)

2 ^e bataillon de la formation d'Orléans	390 hommes
II / 78 ^e de ligne	520 hommes
2 ^e bataillon de la Sarthe	620 hommes
8 ^e bataillon de la Somme	540 hommes
3 ^e bataillon de Paris – 2 ^e formation	300 hommes

Artillerie : 27 pièces

1 ^{ère} division d'artillerie	3 pièces de 12 + 4 pièces de 8
2 ^e division d'artillerie	8 pièces de 4
3 ^e division d'artillerie (avec affûts provisoires)	12 pièces de 12

TOTAL : environ 10.600 fantassins, 1.300 cavaliers et 27 canons

Forces vendéennes

CEC Dominique Piron dit Piron de La Varenne (32 ans)

Aile gauche **Forestier** et **Guignard** (Insurgés des paroisses du Voide, de Montilliers, de Gonnord, de Joué, de Chanzeaux, de Melay, de Chemillé)

Bataillons de 1 ^{ère} ligne (dont tirailleurs)	800 hommes
Bataillons de 2 ^e ligne	1.000 hommes
Bataillons de 3 ^e ligne	1.000 hommes
Cavalerie	100 à 200 cavaliers

Centre **Marsanges** et **Villeneuve** (Insurgés des paroisses de Coron, la Salle-de-Vihiers, Vezins, Chanteloup, la Tourlandry, les Gardes, Trémentines, Cholet)

Bataillons de 1 ^{ère} ligne (dont tirailleurs)	1.000 hommes
Bataillons de 2 ^e ligne	1.500 hommes
Bataillons de 3 ^e ligne	2.000 hommes
Compagnies bretonnes	400 hommes
Compagnies régulières	600 hommes
Artillerie	une dizaine de pièces ?

Aile droite **La Guérivière** et **Bonnin** (Insurgés des paroisses de St-Hilaire-du-Bois, St-Paul-du-Bois, la Plaine, Yzernay)

Bataillons de 1 ^{ère} ligne (dont tirailleurs)	600 hommes
Bataillons de 2 ^e ligne	800 hommes
Bataillons de 3 ^e ligne	800 hommes

TOTAL : environ 10.500 fantassins, 100 à 200 cavaliers et 10 canons



« Le saut de Santerre » à la bataille de Vihiers – 18 juillet 1793
Vitrail de l'église de l'église Saint-Nicolas de Vihiers